

Jean Le FOLL

Beg Meil, un peu d'histoire

Le menhir renversé de la pointe de Reg Meil vient nous rappeler que ce lieu fut fréquenté dès la préhistoire. Mais c'est l'un des rares vestiges que l'on peut y rencontrer concernant cette période.

Il y a un peu plus d'un siècle, une visite de la Société Archéologique comprenant notamment Mr de Trogoff, Mr Louis Hémon et Mr Le Moine, ingénieur, avait conduit ses membres vers la pointe de Beg Meil, où Mr Le Men supposait des substructions romaines et gauloises: Mr de Montifaut, qui dirigeait l'excursion, relate dans le bulletin de la Société (1875) le résultat de ses observations : "*Nous parcourûmes en tous sens les landes situées entre les deux menhirs et le chemin du sémaphore. Là, nous trouvâmes une vaste enceinte qui a évidemment servi de camp retranché à une époque plus ou moins ancienne. Une partie des retranchements a été utilisée sous le Premier Empire pour fonder une batterie assez importante, en ligne droite, dominant la mer et terminée à chaque extrémité par deux plates-formes semi-circulaires. Cette batterie aujourd'hui démolie était construite en forts moëllons à chaux et à sable. C'est sans doute ces substructions qu'on avait voulu indiquer à Mr Le Men,*

car malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de découvrir une brique, ou des traces d'anciennes fondations."

Quelques années plus tard, Mr du Chatelier, toujours à la recherche de vestiges préhistoriques, vint sur les mêmes lieux, et nous apporte quelques précisions supplémentaires: "*le grand menhir de Beg Meil m'a paru être le plus au sud d'un alignement courant parallèlement à la côte de la baie de La Forêt, et terminé au nord par un menhir planté juste au bord de la falaise. Les menhirs intermédiaires sont renversés. Quelques uns sont brisés. Il me semble avoir vu, à l'est du grand menhir et à toucher son pied, un dallage grossier ou un empièchement."*

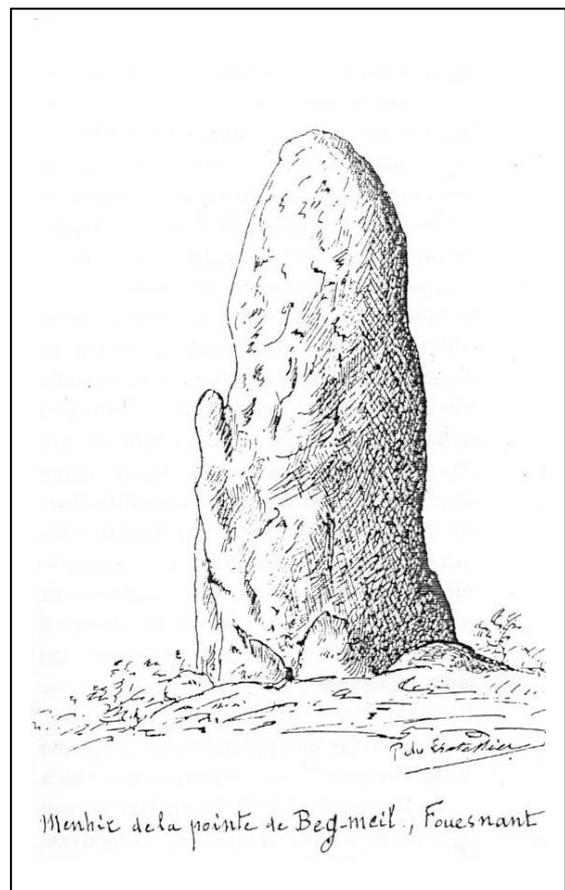
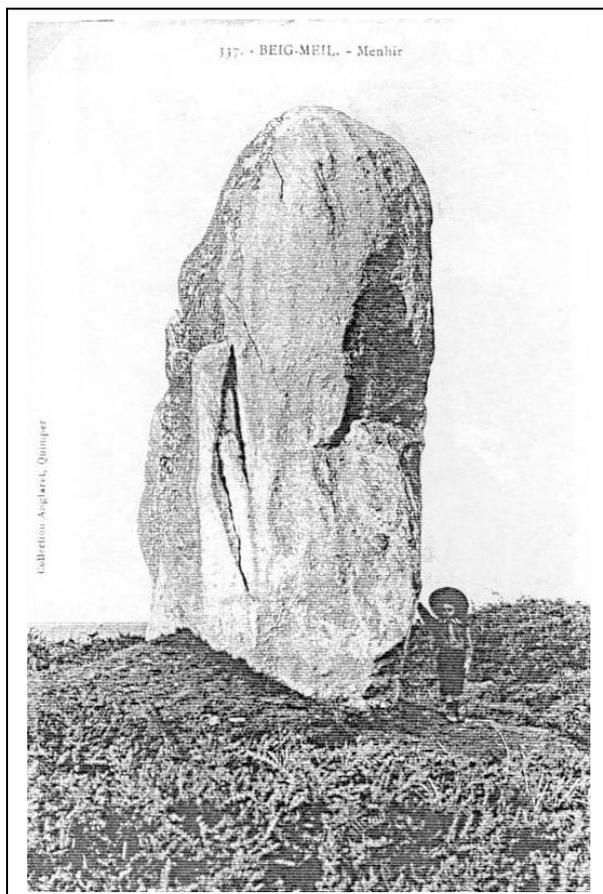
Au cours d'une autre prospection, il nous précise les dimensions de ces deux menhirs: pour le plus grand, 4,65m de haut sur 1,50m dans sa plus grande largeur ; pour l'autre, 3,20m de haut sur 2,70m dans sa plus grande largeur. A voir certaines cartes postales anciennes du grand menhir avec au pied un personnage debout, on est tenté de croire que Mr du Chatelier a sous-estimé la hauteur du grand menhir. Quant au second, les dimensions indiquées doivent correspondre à la réalité.

L'un des menhirs, badigeonné à la chaux, a servi d'amer ; le plus grand est aujourd'hui couché, depuis la dernière guerre: les allemands, craignant qu'il ne serve de point de repère, l'ont abattu. L'autre a été brisé à la même époque, et les morceaux dispersés. Le grand menhir couché, que l'on peut voir au bord du sentier piétonnier qui mène à l'extrême pointe, porte à son sommet une petite cavité qui pourrait avoir servi à fixer une croix. Pourtant rien de tel n'apparaît sur les vieilles cartes postales que nous avons pu observer.

Aujourd'hui, dans la belle propriété qui occupe la pointe de Beg Meil, on peut

voir un autre menhir, sans doute redressé par Mr Le Page, l'ancien propriétaire des lieux, et dont les deux précédents comptereendus ne font pas mention. S'agit-il d'un de ces menhirs intermédiaires dont parle Mr du Châtelier, bien qu'il ne se trouve pas dans l'alignement des deux autres ?

Un autre secteur de Beg Meil, Le Carbon, nous a livré quelques éléments attestant la présence d'une occupation très ancienne: Mr Goenvec, en aménageant son jardin autour de sa maison, a découvert une jolie hache en pierre polie, ainsi que de nombreux éclats de silex.



Mais ces quelques vestiges ne reflètent sans doute pas l'importance de l'occupation préhistorique. Les nombreuses constructions édifiées sur le secteur ont bouleversé la physionomie du terrain, à une époque où on ne se souciait guère de la présence de quelque pièce insolite, qui pouvait pourtant apporter un éclairage sur l'histoire des lieux. Il semble bien que le grand champ qui a donné son nom à un chemin, *Maez a Run*, doive son appellation très ancienne à un tertre qui s'y dressait, le mot *Run* désignant une colline ne pouvant s'appliquer ici s'agissait-il d'un tumulus ? On peut le supposer ; ou encore une motte féodale...

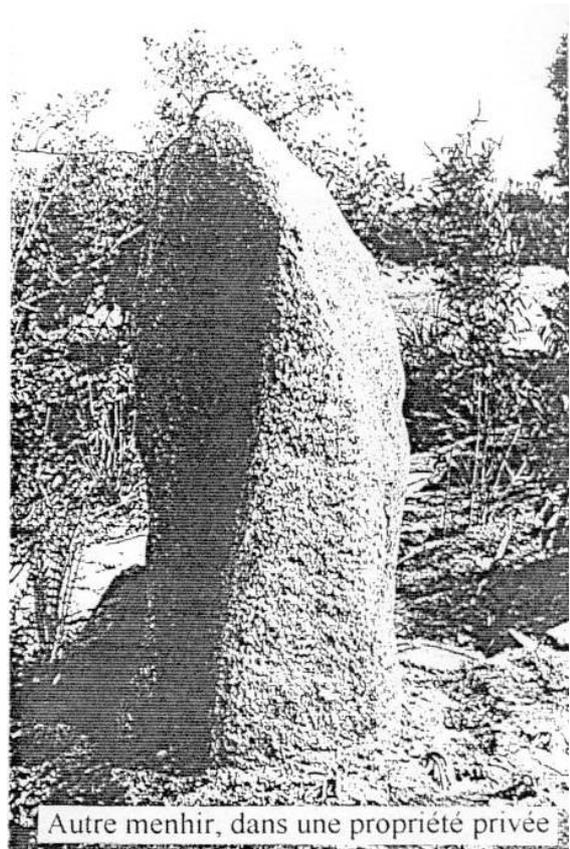
En ce qui concerne l'époque gallo-romaine, les documents sont également rares. Mr de Montifaut n'avait découvert aucun débris de brique en parcourant les lieux : ceci paraît étonnant, car au cours de travaux récents entre les deux menhirs, des amas de débris de brique rouge (mais pas de tuiles) ont été mis à -jour. Ces débris pourraient aussi bien provenir de l'une des anciennes batteries.

Mr du Châtelier indique avoir découvert *"des briques à rebord et des tessons de poterie dans les ornières d'un petit chemin qui descend sur la plage de la baie de La Forêt, entre le menhir nord et le village de Kerolland, plus près du menhir que du moulin"*. Il s'agit du chemin menant à la "Plage des Oiseaux". Ces débris provenaient probablement des travaux réalisés lors de la construction des villas de Ker Ael ou de Ker an Menech, dont le parc donne sur le chemin.

Mme de Vaugelas, dont les parents occupaient la seconde, nous a signalé qu'étant enfant elle avait souvent regardé d'anciennes pièces de monnaie découvertes

dans le terrain, et posées sur un dessus de cheminée. Elle ne savait ce que ces pièces sont devenues: elles auraient pu apporter un élément intéressant, et peut-être une datation précise concernant l'occupation des lieux.

L'ancienne ferme du Mur aujourd'hui (Hôtel de la Plage) dont le nom permet d'imaginer une origine ancienne, pourrait aussi conduire à une présence romaine ; mais ici bien des bouleversements ont également transformé les lieux.



Au cours du Moyen Age, Beg Meil a connu la présence de quelques moines appartenant sans doute à l' Abbaye de Landevennec, ce qui explique l'existence d'une ancienne chapelle dédiée à Saint Guénolé. Le nom de certaines parcelles nous apporte parfois des indications sur l'histoire: en descendant vers la "Plage des Oiseaux", de part et d'autre du chemin, toutes les parcelles portaient le nom de " *Parc ar Manech* "; au débouché sur la plage, " *Parc Pors ar Manech* ". Des villas ont d'ailleurs conservé ces noms, comme " *Ker ar Menech* ". Il est probable que les moines se sont d'abord établis dans ce secteur, avant de construire la chapelle Saint Guénolé à proximité du port actuel. On constate également que toutes ces parcelles se sont ensuite réparties entre les différentes exploitations voisines, Kerolland, Penquer, la Presse, Lanros, Le Mur, après le départ des moines.

La chapelle Saint-Guénolé s'élevait au milieu du parc qui s'étend du chemin de La Cale à la villa de Lanros ; la fontaine se trouvait un peu à l'ouest de la chapelle. En creusant des fondations au cours de travaux à Lanros, des ouvriers découvrirent des ossements, témoins de l'emplacement du petit cimetière qui jouxtait la chapelle, sinon de l'intérieur de la chapelle elle-même.

Cette chapelle fut vendue comme bien national le 5 messidor An IV. Une commission d'experts s'était rendue sur les lieux afin d'en fixer la valeur en revenu et en capital, sur le prix de 1790 : "*Après avoir examiné le dit bâtiment, les matières de sa construction, sa longueur, largeur et hauteur, son emplacement et sa distribution, les clôtures et issues et mesuré les terrains qui en dépendent, avons reconnu qu'elle est couverte en ardoise, construite en simple maçonnerie, qu'elle a ses ouvertures midi et couchant en pierres de taille ainsi que ses fenêtres et vitraux, qu'elle a de long 54 pieds, de*

large 12 pieds et de hauteur 7 pieds"

Le revenu en fut estimé 30 Livres : celui des terres sans édifice, des issues à l'est et au sud, du chemin de fréquentation, contenant le tout une corde : 10 sols. L'ensemble représentait donc un revenu de 30 Livres 10 sols, soit en capital 548 Livres. La chapelle fut vendue le 23 messidor au citoyen Michel Demizit, officier de santé à Quimper. A titre de comparaison, on peut rappeler que les revenus de Saint Révérend, Saint Sébastien et Saint-Jean réunis avaient été estimés 30 Livres 15 sols.

Selon ses dimensions, c'était une petite chapelle basse avec ses 17 m de long, 4 de large et seulement 2 m 50 de haut. Les oblations qu'elle rapportait à la Cure de Fouesnant, 16 livres en 1747, la plaçaient après Sainte-Anne (138 L), Kerbader (56 L), Saint-Sébastien (19L), mais devant Saint Révérend (13 L) et Saint-Jean (8 L). Son entretien exigeant trop de frais, elle fut détruite durant la Restauration, ainsi que Saint-Jean et Saint Révérend.

Le même Demizit devait acquérir au même moment le manoir de "Lanros an Press", propriété de l'émigré Ange Joseph de Guemizac, seigneur du Stang. La ferme était alors exploitée par Louis Le Guen ,qui devait payer annuellement 10 boisseaux combles de froment, et en outre acquitter toutes les charges tant royales que seigneuriales dues sur le bien, "*la dite ferme concédée en faveur d'un poids de lin de 14 livres à titre de commission.*

Le dit Le Guen a aussi déclaré qu'il payait annuellement un boisseau et sixième, mesure de Concarneau, à la dame Moreau de la ci-devant Seigneurie du Mur, en Saint-Évarzec", ce qui laisse supposer une ancienne dépendance envers cette seigneurie. Louis Le Guen payait encore 9 Livres en imposition royale, et 8 Livres pour la dîme.

Ayant mesuré le terrain, les commissaires ont noté que la superficie comprenait :

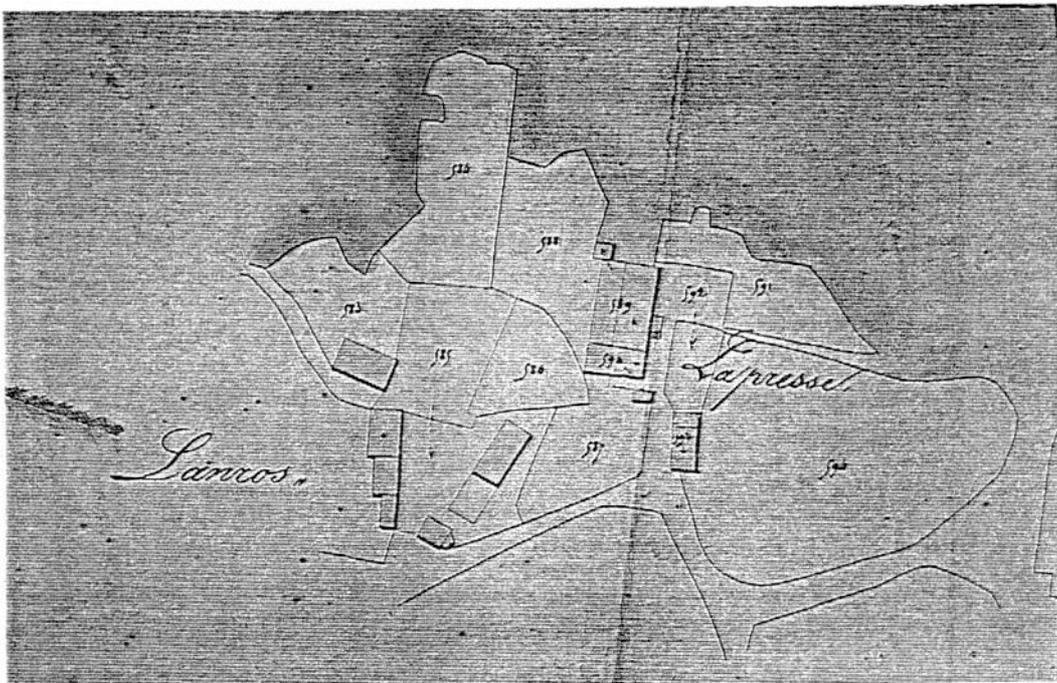
7 journaux 1/2 de terre chaude, sous pré 1/4 de journal et sous terre froide, 2 journaux 1/2. Cela nous donnerait aujourd'hui au total 5 hectares. L'ensemble fut évalué 121 Livres en revenu et 2.664 Livres en capital. Le citoyen Demizit, qui était soumissionnaire, s'en rendit acquéreur pour cette somme.

Lanros fut, avec la chapelle Saint-Guérolé, le seul bien vendu comme "bien national" dans le secteur de Beg Meil. Malgré sa faible étendue, il avait une certaine importance, car les limites de terres signalées dans les aveux sous l'Ancien Régime, font toujours référence au "*chemin de Fouesnant à Lanros*", et non de Fouesnant à Beg Meil. Ce chemin se poursuivait d'ailleurs sous le nom de "*Grand chemin de Lanros à la garenne (ou montagne) de Beg Meil*", aujourd'hui désigné sous le nom de "*chemin creux*".

Jusqu'à la Révolution, le nom de

Beg Meil ne s'est appliqué qu'à l'extrême pointe où s'élève à présent le sémaphore. Le secteur de Beg Meil était à cette époque essentiellement rural, et si aux abords du port actuel on relevait une petite activité maritime, tous les lieux dits relevaient de l'agriculture.

A proximité de Lanros et en dépendant, un nom de lieu assez curieux : "*La Presse*". L'un des bâtiments avait un accès direct à la mer. On suppose qu'il fut un temps où l'on y "pressait" la sardine. Béchamel de Nointel, dans ses mémoires sur la Bretagne, nous apprend que "*les marchands qui achètent la sardine des pêcheurs quand ils sont de retour de la mer, l'accommodent et disposent par lits dans des barriques que l'on met ensuite sous la presse pour en faire sortir l'huile, car autrement elle se corromprait assez promptement. Le débit s'en fait par barriques, et pendant la paix elles se chargent pour Saint-Sébastien, Bilbao, et pour toute la Méditerranée où il s'en fait une grande consommation*".



Nous n'avons trouvé aucun texte relatant cette activité à Beg Meil, mais il est probable que les pêcheurs de La Forêt trouvaient plus commode de débarquer leur poisson à Beg Meil où ils n'avaient pas à tenir compte de la marée, et par ailleurs plus proche des lieux de pêche. Ils s'y trouvaient un peu chez eux, La Presse appartenant au forestois de Guernizac ; le petit cabaret du port était aussi le plus souvent tenu par des forestois.

Les bâtiments et les terres de la Presse s'imbriquaient dans ceux du **Penquer Lanros**, où quelques maisons étaient occupées par des artisans: Jean Donard était tailleur, Yves Le Guyader charpentier, Marie-Jeanne Le Gaillard aubergiste. Mais l'exploitation agricole, sous la seigneurie de Kergaradec, en était la partie la plus conséquente. D'après un aveu de 1779, Corentin Guillou et Madeleine Christien sa femme tenaient Le Penquer Lanros à titre de domaine congéable sous dame Marie Françoise d'Esclabissac, veuve de messire Jacques Doudall, chevalier seigneur de Sillerie, ancien Capitaine au Régiment de Brévic, chevalier seigneur de l'Ordre de Saint Louis, avec soumission à la seigneurie de Kergaradec-Bréhoulou.

L'aveu est très détaillé et nous montre une exploitation importante avec des bâtiments nombreux, présentant souvent beaucoup de grosses pierres de taille. Dans l'énumération des terres, nous avons relevé particulièrement celles qui apportent quelques détails sur la chapelle Saint-Guérolé, sans toutefois permettre de la situer avec exactitude :

- "Un courtil nommé Liors ar forn au midi de la cour, contenant 4 cordes 1/2 ayant ses édifices au cerne sauf vis-à-vis du logement, donnant du nord sur le

pourpris du dit lieu et de tous autres endroits sur le chemin menant du dit lieu à la chapelle Saint-Guérolé, sans arbres.

- Un verger contenant sous fond 29 cordes, ayant ses édifices au cerne, sauf en partie du midi bout du couchant, et une partie du nord bout du couchant, donnant du midi sur le chemin menant de Saint-Guérolé, la fontaine, et au levant sur le placître de la dite chapelle, du couchant sur terre du Mur, et du nord sur terre aux avouants et en petite partie sur terre du Mur. "

Nous avons encore relevé :

- "Par port manec, donnant du levant sur la grève et du nord sur un chemin menant à Saint-Guérolé :

- Oarem bras, donnant du levant et midi sur la grève du couchant sur le corps de garde de BecMeil : Les terres s'étendaient donc jusqu'à la pointe.

Au décès de Madeleine Christien (en 1804) l'inventaire s'est monté à 2.862 Livres.

En s'écartant légèrement de la côte, on parvenait au manoir du **Mur**, occupé au XV^{ème} et XVI^{ème} siècles par les familles de Keranrais et Saint-Alouarn. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème}, il était la propriété du sieur de Trébon, puis de la famille Laisné. Le manoir se trouvait sous la mouvance de la seigneurie de Kergunus, en Trégunc : mouvance contestée par le Roi, et l'on assiste en 1783, après le décès de Vincent Rannou., veuf de Marie-Jeanne Helleuret, à la mise sous scellés d'une part par le greffier de la Cour Royale de Concarneau, et d'autre part par celui de la juridiction de Kergunus.

Cette contestation durait depuis un demi-siècle !

La famille de Keranrais (*Vairé d'argent et de guelles* - Devise: --*Raiz pé bar'* : Ras ou comble) avait ses racines au manoir de Coat Canton, en Melgven, seigneurie qu'elle tint pendant plusieurs siècles ; elle tenait aussi le manoir de Kervastar en Elliant. En 1712, les propriétaires étaient les enfants du sieur Laisné, qui tenaient toujours Coat Canton. Ils devaient au Roi une rente de 4 livres 8 sols 3 deniers sur le manoir du Mur. En 1766, on cesse de réclamer la rente: le manoir devait déjà être en ruines. Il fut cependant occupé durant plusieurs décennies par la famille Rannou en alliance avec les Helloret et les Séhidic. D'après les inventaires, il semble que les exploitants étaient à l'aise: on relève par exemple dans l'énumération des hardes de Marie-Jeanne le Helloret : 10 jupes, 15 chemises, 12 grandes coiffes et 18 petites...

Le Mur devait aussi des cheffrentes à la seigneurie de Kergaradec : une renée et demie d'avoine, une poule et demie, 17 deniers en monnaie à payer le 15 janvier de chaque année, et 16 deniers le jour de la Sainte Croix en septembre.

Proche du Mur s'élevait le petit manoir de **Kerézec** : Thibaud de Lanros assistait à la Réformation de 1426 le manoir fut ensuite la résidence d'une branche des Keranrais ; en 1682, il appartenait au sieur de Kerinen qui devait en cheffentes à la seigneurie de Kergaradec 2 renées d'avoine le 15 janvier et 7 sols 6 deniers le jour de la Sainte Croix. Puis Kerézec se retrouve dans la famille Blanchard, sieur du Val, demeurant à Hennebont. Elle fournit aveu en 1741 à Charlotte Lohéac du Guilly, veuve de Louis d'Esclabissac et reconnaît devoir de

cheffrente à la seigneurie de Kergaradec-Bréhoulou la somme de 9 sols, une poule et 9 rigottées d'avoine sur les terres exploitées par Yves Bolloré. En 1783, un autre aveu fourni par Etienne Guillou "*porteur de procuration au nom de demoiselle Blanchard, fille majeure de défunt Messire Mathurin Louis Blanchard, chevalier seigneur du Val, tant en privé que comme procuratrice de son frère Louis René Blanchard, chevalier seigneur du Val, chevlier de l'Ordre Royal et militaire de Saint Louis, Commandant pour le Roi dans l'île de Corse à Saint-Florent, fils aîné et héritier principal et noble, et Angélique Xainte Blanchard leur soeur, du manoir noble de Kérezec qu'ils tiennent à titre de foy et hommage, lods et ventes et rachapts et autres droits féodaux : et pour Dame Sylvie Perrine Alléno, veuve de Jean Marie de Kerret, de son vivant chef de nom et d'armes, chevalier seigneur de Quillien, juveigneur des anciens princes et comtes de Léon, dame propriétaire des terres, seigneurie et fief de Bréhoulou-Kergaradec et à cause de ce fief*" le montant de la cheffrente est le même qu'en 1741, mais dans cet aveu sont précisés les droits féodaux, avec droit de chambellenage, suite de moulin...

L'exploitation était peu importante, et il est probable que le sieur Guillou la travaillait en même temps que la ferme de Kerdout.

A proximité de Kerézec, **Kervastard** apparaît comme une dépendance du manoir. Un inventaire de 1740 nous apprend que ce lieu était tenu par Michel Le Rest et Catherine Le Lay.

Cette dernière laissait à son décès un héritage de 878 Livres et surtout divers papiers intéressants : une déclaration signée de Jean Bolloré et Guillaume Riou, mari et procureur de droit de Marie Bolloré, au sieur Pierre Blanchard, sieur du Val, du lieu de Kervastard, en date du 7 avril 1707 ; une quittance sous seing privé consentie à Pierre Riou, domanier de Kervastard, portant la somme de 48 Livres pour une année de rentes (1738) ; un contrat entre la dame du Val et Pierre Riou portant la somme de 600 Livres couvrant les droits réparatoires dus sur Kervastard et qui sera réglée en deux termes (1736) ; ces documents situent l'importance du lieu : une exploitation moyenne.

Dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème}, c'est la famille Le Guen qui tient l'exploitation. On trouvera l'un de ses membres parmi les lieutenants d'Alain Nédélec : sans doute y était-il contraint, ayant emprunté une somme de 900 Livres à Tanguy Caradec somme considérable à une époque où une Livre représentait le salaire de deux journées de travail d'ouvrier et où une vache valait en moyenne 25 Livres.

En quittant Le Penker et vers le sud, on rencontre **Kerolland**, la plus grosse exploitation du secteur. En 1737, après le décès de Jeanne Le Séhidic, épouse de Yves Gourmelen, on évalua les meubles à 1.218 Livres, et les biens immobiliers 7.782 Livres. Au décès de Yves Gourmelen, en 1806, l'inventaire s'élevait à 3.612 Livres: on y note un pressoir à vis et 20 barriques, ce qui plaçait de loin l'exploitation au premier rang du secteur pour la production du cidre: Kervastard possédait aussi un pressoir à vis, mais seulement deux barriques de cidre pleines et quatre vides. Kerolland

était, comme Le Mur, sous la mouvance de Kergunus. La famille Gourmelen occupa la ferme pendant quelques décennies

En s'écartant du centre actuel de Beg Meil, **Kerengrimen** était un convenant de la seigneurie de Kergaradec, en petite partie sous Le Prêtre de Chateaugiron. Avec ses huit hectares, l'exploitation était à classer avec Lanros, Penker et Kervastard.

A l'ouest, la terre noble de **Kergaradec**, avec ses 22 hectares, dominait par son étendue. Le manoir avait disparu très tôt puisqu'en 1685 il était déjà en ruines (Pour de plus amples renseignements sur la seigneurie, le lecteur peut se reporter au numéro spécial de *Foen-Izella* "**Seigneuries Fouesnantaises**). On ne retrouve sur place qu'un vieux four daté de 1684 ; les pierres du manoir et des autres bâtiments ont été réemployées, il y a une cinquantaine d'années, dans les constructions de Mesguinis, à proximité de "Renouveau". Dans les périodes de sécheresse, on décèle dans un jardin l'emplacement de l'ancien puits. A l'inverse des autres fermes où souvent les familles se sont longtemps maintenues, on voit ici défiler, au XVIII^{ème} siècle, de nombreux domaniers : Le Courant, Guériveren, Séhidic, Puloc'h, Golc'hen, Merrien, Le Guiffant...

Plus au sud, on découvrait une autre exploitation importante aujourd'hui disparue: **Kerlédan**. Elle a donné son nom à un chemin, qui n'est d'ailleurs pas celui qui y menait! L'inventaire de 1806, après le décès de Marguerite Tudal, épouse de Corentin Bertholom, s'élevait à 3.090 Livres, à comparer avec celui de Kerolland à la même époque (3.612 Livres).

Kerlédan était aussi sous la mouvance de Kergunus et fut longtemps occupé par la famille Bertholom. A la fin du XIX^{ème} siècle, l'exploitation fut réunie à celle de Kervastard.

Un peu plus loin, à proximité de la mer, **Kerlosquen** regroupait autour de l'exploitation agricole plusieurs maisons et surtout un poste de douanes où l'on vit défiler de nombreux étrangers à la région, reconnaissables à leurs noms et qui y demeuraient avec leurs épouses. Ainsi Michel Joanno et sa femme Marie Josèphe Le Picou, Jean-Marie Mouilland et Marguerite Bonnaventure, Pierre Ducret préposé lieutenant aux douanes" Antoine Bongrain de la Coquerie, Claude Maulet, etc... avec cependant quelques cornouaillais garantis comme Jean Le Moal, Nicolas Le Courant, Jean Keravec ou Alain Berrou.

Le domaine agricole, avant la Révolution, avait subi un démembrement,

et l'on trouve entr'autres propriétaires Le Prêtre de Chateaugiron et Nicolas Legendre, avocat au Parlement, Conseiller du Roi, Receveur des fouages à l'évêché de Quimper. (Ce dernier se fit remarquer au début de la Révolution en devenant Officier municipal de Quimper et en acquérant certains biens nationaux, comme Keringard et Kernéostic). Mais Kerlosquen restait sous la mouvance de Kergunus : il y était dû chaque année, comme cheffrentes, deux renées d'avoine, une géline et 12 deniers. En 1789, les exploitants: Corentin Bertholom, de Kerlédan ; Corentin Guillou, de Penker Lanros ; Jeanne Lozivit, veuve de Corentin Le Séhidic et Louise Bernard, de Kerlosquen ; Corentin Guillermou et la veuve de Guillaume Le Lay, de Kerchant, avaient cessé de régler cette cheffrente due "*de temps immémorial*" : ils furent condamnés à payer 324 Livres 12 sols, somme considérable pour des cheffrentes.



Le nom de Beg Meil était réservé à cette époque à la pointe extrême aujourd'hui couramment appelée "pointe du sémaphore". Dans aucun aveu concernant la seigneurie, il n'est question de moulin, alors qu'on n'oublie pas de signaler la présence d'un colombier près du manoir, Beg Meil signifierait plutôt .."*la pointe du mulet, ou du rouget*" (*meil ruz*) , ce rouget qui a fait longtemps la réputation de l'hôtellerie beg-meilloise. La seigneurie de Kergunus étendant sa mouvance sur une large partie du secteur : Le Mur, Kerolland, Kerlédan et Kerlosqun, peut-être que certains aveux anciens la concernant apporteraient quelque lumière sur l'existence supposée de ce moulin.

Au cours du XVIII^{ème} siècle, suite aux guerres contre l' Angleterre et aussi pour lutter contre une piraterie active dans les parages, on établit sur la pointe deux batteries et un corps de garde. Cela n'empêcha pas les Anglais, qui avaient trouvé refuge aux Glénan, de harceler les navires marchands dans les environs. " *Le 10 février 1799 a comparu Nicolas Monfort fils, maître de La Marie Françoise de Concarneau lequel a déclaré qu'étant ce jour en mer, il aurait aperçu à environ une lieue et demi de la côte de Beg Meil un chasse-marée d'environ 20 tonneaux qui paraissait sans équipage, et l'ayant abordé, il n'y a trouvé ni équipage, ni marchandises, ni agrès, ni apparaux, à l'exception des mâts qui étaient en place, ce qui l'a fait juger qu'il venait d'être pris et pillé par un corsaire qu'il a aperçu dans la baie de Bénodet et faisant route sur Concarneau a le dit Monfort conduit et ancré dans le dit port le dit chasse marée dans l'état que dessus.*"

Le journal de la visite de la côte en 1794

par le républicain Brutus David nous renseigne sur l'état de la batterie de Beg Meil à cette époque :

-Cette batterie est commandée par I. Bazin ; elle a deux pièces montées sur affût marin, dont une de 24 l'autre de 18, 130 boulets, 536 livres de poudre, un bâton de signal qui répond celui du Cabellou, 16 canonnières et 8 fusils, la pièce de 24 croise son feu avec celle de Beuzec sur la baie de La Forêt, à droite; l'autre de 18 est placée à la droite du corps de garde au sud -ouest, elle bat le large et une grande plage qui malgré cela est défendue par les rochers qui font face à la plage."

Dans ses observations il ajoute : "*Il faudrait un établissement de 30 hommes armés en cas d'attaque. Ces précautions sont utiles quoique les plages soient défendues.*" Nous ignorons si le poste obtint ses 30 hommes, mais à l'inverse du poste de douanes, on vit de nombreux bretons tenir les batteries : Cabellan, Le Guillou, Le Goc (dont l'épouse tenait l'auberge du Penker), Le Rhun, Grall, Le Dizet... Le chef de batterie, Louis Bazin, époux de Marie-Jeanne Allot, est porté comme instituteur du canton en 1796 : sans doute était-il chargé de l'instruction de ses canonnières très probablement illettrés.

La batterie de Beg Meil fut mise à l'épreuve en août 1806 lorsque le vaisseau de guerre "Le Vétéran", poursuivi par une escadre anglaise au large des Glénan, avait en dernier recours confié la barre à un matelot concarnois, Jean-Marie Furic, qui sut manoeuvrer le navire et, à la barbe des Anglais stupéfaits, s'engager parmi les écueils entre les Glénan et Beg Meil et s'y faufiler jusqu'à la baie de La Forêt Le commandant du Vétéran n'était autre que le prince Jérôme Bonaparte, propre frère de l'Empereur.

Le 26 août, le navire jetait l'ancre sous les remparts de Concarneau, où il devait rester deux ans. Le poste de garde de Beg Meil fut abandonné après l'Empire. Un lieu d'observation fut installé à son emplacement en 1861, et après un sommeil de quelques décennies, la veille reprit en 1962 dans un sémaphore rénové.

Beg Meil au XIX^{ème} siècle

La Révolution allait marquer une étape dans l'évolution de Beg Meil, tant dans la distribution des terres que par l'apparition de nouvelles familles. L'ancienne noblesse avait perdu ses droits et ne sut pas conserver ses biens. Nous avons vu précédemment que de Guemizac avait vu Lanros échoir au sieur Demizit ; Le Mur devint un temps la propriété du sieur Jamain (1807), le même qui avait acheté la chapelle Sainte-Anne. Distillateur et aubergiste au bourg, les terres ne semblaient pas l'intéresser, et il procéda à la dislocation de l'exploitation: il afferma une partie des terres à Kerengrimen, une autre à Kerlédan et la plus grande à Kervastard. Après sa mort, sa veuve vendit à son tour le manoir qui devint la propriété de la famille Diligeart, originaire d'Ergué, et qui s'était déjà installée à Kerolland après mariage; après l'acquisition de Kerchant, Kerdout, La Rue Neuve et d'autres terres en Pleuven, c'était la famille la plus riche du secteur. Par alliance, ces biens se retrouvent dans la famille Rousseau dont les héritiers en détiennent toujours une partie

Une autre famille, les seigneurs de

Kergaradec-Bréhoulou, virent aussi leurs biens dispersés: Kergaradec, Le Penker, Kerengrimen, Kerveltrec, Kerdout... Plusieurs de ces terres furent acquises par les paysans exploitants ; certains durent emprunter pour réaliser l'achat et ne parvinrent pas à régler leurs dettes: on vit souvent les exploitations changer de mains. La famille Le Prêtre de Chateaugiron n'ayant plus de descendants, ses biens furent également dispersés ; mais ces terres, sauf une partie de Kerengrimen, étaient à la limite de Beg Meil comme Le Plessix, Lespont, Kervéguen ou Vorlen.

En parallèle aux Diligeart, une autre famille, les Buzaré, s'installa aussi à Beg Meil après l'acquisition de Penker Lanros, puis de Lanros et Lespont. Leurs descendants possèdent encore une partie de ces biens.

Malgré ces bouleversements, le secteur de Beg Meil conservait, à l'aube du XX^{ème} siècle, un caractère essentiellement agricole.

La naissance de la station balnéaire

Ce n'est qu'à partir des années 1880 que Beg Meil allait se découvrir une autre vocation: le tourisme.

On vit d'abord des quimpérois en promenade qui venaient apprécier le charme de la région. Des guides vantaient déjà " *la beauté et la coquetterie de ses filles*". Cap Coz avait son "Hôtel Belle Vue" que tenait Yves Fermont, mais Beg Meil n'était encore que le point extrême des itinéraires d'excursion que suivaient les premiers touristes.